

Les relations d'objet entre S. Freud, A. Green et J. Lacan: notes pour une recherche

Ricardo Bibiano*

RESUME: Ce travail développe les notions d'objet et de relation d'objet en psychanalyse. Il prend pour point de départ les postulats freudiens concernant le rapport entre pulsion et objet. Dans leur prolongement, la théorie de Green, en stricte obédience aux formulations freudiennes sur les pulsions, propose une formalisation des relations d'objet, qui clarifie la place de l'objet dans le fonctionnement de l'inconscient. Enfin, sont explorés les contours de la problématique de l'objet dans les écrits de Lacan, qui l'articule à la fonction du Nom-du-Père et opère une subversion radicale de la thèse freudienne de *Totem et Tabou*.

Mots-clés : RELATION D'OBJET; OBJET; FREUD, SIGMUND; LACAN, JACQUES; GREEN, ANDRE.

Object relations in S. Freud, A. Green, and J. Lacan: remarks for a research project

ABSTRACT: This work develops the notions of *objet* and *relation d'objet* in psychoanalysis. It takes as its starting point Freud's postulates concerning the relationship between *pulsion* and *objet*. Building on these foundations, Green's theory, in strict obedience to Freud's formulations on the *pulsions*, offers a formalization of *relations d'objet* that clarifies the place of the *objet* in the functioning of the unconscious. Finally, the contours of the problematic of the *objet* in Lacan's writings are explored, as he articulates it with the function of the *Nom-du-Père* and introduces a radical subversion of Freud's thesis in *Totem et Tabou*.

Keywords: OBJECT RELATIONS; OBJECT; FREUD, SIGMUND; LACAN, JACQUES; GREEN, ANDRE.

As relações de objeto em S. Freud, A. Green e J. Lacan: considerações para um projeto de pesquisa

RESUMO: Este trabalho desenvolve as noções de objeto e relação de objeto na psicanálise. Parte dos postulados de Freud acerca da relação entre pulsão e objeto. Com base nesses fundamentos, a teoria de Green, em estrita fidelidade às formulações freudianas sobre as pulsões, oferece uma formalização das relações de objeto que esclarece o lugar do objeto no funcionamento do inconsciente. Por fim, exploram-se os contornos da problemática do objeto na obra de Lacan, na medida em que este a articula à função do Nome-do-Pai e introduz uma subversão radical da tese freudiana apresentada em *Totem e Tabu*.

Palavras-chave: RELAÇÃO DE OBJETO; OBJETO; FREUD, SIGMUND; LACAN, JACQUES; GREEN, ANDRE.

Introduction: saisir l'objet à partir de l'étude des pulsions chez S. Freud

Il existe un consensus¹ parmi les psychanalystes et les chercheurs en psychanalyse selon lequel les thématiques de l'objet et des relations d'objet ne sont que faiblement développées

* Doctorant en Sciences du langage à l'Université Paris-Est Créteil et à l'Université Paris Nanterre, associé aux laboratoires Céditec et MoDyCo, ainsi qu'à l'EUR FRAPP.

ORCID Id: <https://orcid.org/0009-0007-6497-5930>

E-mail: ricardobibiano5@gmail.com

chez Freud. En effet, ce dernier ne s'y intéresse « que dans le cadre de sa théorie des pulsions et des stades (au sens de l'évolutionnisme) » (Roudinesco & Plon, 2011, *s.p.*), si bien que le concept finit par recevoir un traitement périphérique. Globalement dans le travail du médecin autrichien, le lecteur est restreint à saisir l'objet, d'une part, dans *Pulsion et destins des pulsions*, soit comme l'un des termes corrélés à la dynamique des pulsions – ces dernières impliquant toujours une poussée, un but, un objet et une source² –, soit comme l'un des éléments structurant les polarités de la vie psychique, lesquelles se divisent entre sujet vs. objet, plaisir vs. déplaisir, actif vs. passif³. D'autre part, c'est dans les *Trois essais sur la théorie sexuelle*⁴, au sein la théorie des stades du développement psychique, qu'il est envisageable de repérer une explicitation – quoique marginale⁵ – de la notion.

Avant de convoquer les postulats d'autres auteurs, en particulier de Green et de Lacan, l'on propose de fouiller les écrits freudiens, en espérant moins d'y trouver un développement conceptuel accompli et parachevé de la notion d'objet que quelques principes – certes fragiles – susceptibles de fournir et de constituer un soubassement à l'étude des relations foncières entre le sujet et les objets qui l'entourent. À cette fin, cette investigation s'ouvrira sur une lecture de la dynamique de la polarité pulsion-objet, dont il est envisageable d'extraire un ensemble de principes, en apparence génériques, relatifs à l'objet, et que l'on pourra ultérieurement greffer sur les observations concernant l'évolution des stades psychiques du sujet.

Trois principes pour l'étude des relations d'objet

Du travail de Freud, il est possible d'extraire un certain nombre de principes qui orientent les relations d'objet. Afin d'en faciliter la compréhension, ces principes seront regroupés en quatre axes, dont l'objectif n'est pas de fournir une théorisation finale, mais plutôt d'en proposer un contour pédagogique:

[P1] Aucun objet n'a relation d'unicité avec une pulsion. Par-là, on comprend que, s'il y avait une connexion privilégiée entre un objet et une pulsion chez un sujet, cette univocité serait plutôt un effet acquis de la fixation⁶. A priori, l'on part du principe qu'« elles [pulsions] peuvent facilement échanger leurs objets » (Freud, 1915, *s.p.*)

Ce principe s'appuie sur la maxime freudienne posant que « l'objet de la pulsion est ce sur quoi ou par quoi la pulsion peut atteindre son but. C'est l'élément le plus variable dans la pulsion, il ne lui est pas lié de manière originelle, mais lui est seulement assigné en raison de sa capacité spécifique à permettre la satisfaction » (Freud, 1915, *s.p.*)⁷. Par ce moyen, le psychanalyste dénoue tout branchement artificiel inoculé entre les deux, en posant non seulement l'indépendance et l'autonomie de la pulsion par rapport à l'objet, mais la capacité de satisfaction pulsionnelle auprès de différents objets. Ainsi, parler de relation entre pulsion et objet implique de se situer dans la contingence des événements psychiques, sans pouvoir établir de lien *a priori* entre ces deux instances.

[P2] Confronter la polarité psychique entre Sujet (moi) / objet (monde extérieur) au caractère autoérotique constitutif du Moi aboutit au jeu⁸ foncier d'incorporation et d'excorporation d'objets, se déroulant, a priori, sous le registre du principe du plaisir.

De ce principe, deux éléments essentiels se dégagent. Le premier concerne la polarité psychique entre le sujet (au sens du *moi*) et l'objet (au sens de monde extérieur), qui constitue l'arrière-plan du jeu d'investissement pulsionnel à l'œuvre dans les relations objectales. Autrement dit, la relation d'objet s'organise selon le rapport singulier entre un moi et le monde ; rapport qui orientera, plus tard, les investissements pulsionnels. Le second élément renvoie à la constitution du sujet lui-même : il s'agit ici de mettre en lumière les fondements autoérotiques

de la pulsion (phase orale⁹), sur lesquels se déploie – *a priori* sous le registre du principe du plaisir – le jeu d’incorporation et d’excorporation des objets, dans un processus au terme duquel se constitue l’« unité » que le sujet prend pour centre.

[P3] L’on peut dégager deux « échelles » différentes pour la relation avec l’objet : d’abord, une échelle strictement pulsionnelle se réalisant dans un objet, soit extérieur, soit intérieur au moi, caractérisée par la stricte obéissance au principe du plaisir¹⁰. Ensuite, l’on remonte vers une échelle du moi, « dans sa globalité »¹¹, avec des objets auxquels des descriptions linguistiques sont attribuables : aimer, haïr, apprécier etc.¹², et dans laquelle on a affaire à d’autres éléments, comme les normes¹³.

Ce troisième principe découle des précisions que Freud lui-même apporte dans ces écrits, desquels on cite :

On pourrait si nécessaire dire d’une pulsion qu’elle ‘aime’ l’objet vers lequel elle se dirige pour obtenir sa satisfaction. Qu’une pulsion ‘haïsse’ un objet nous paraît toutefois déconcertant, si bien que notre attention est attirée sur le fait que les relations d’‘amour’ et de ‘haine’ ne sont pas utilisables pour les relations des pulsions avec leurs objets, mais réservées à la relation du moi, dans sa globalité, avec les objets. (Freud, 1915, s.p.)

Cette clarification fonde [P3] et autorise une distinction entre deux niveaux de circulation de l’objet : celui de la pulsion, qui trouve dans l’objet la possibilité de sa satisfaction – quoique toujours partielle –, et celui du moi, que Freud (1905, s.p.) caractérise comme étant « conforme à l’esprit de notre langue ». Le premier correspond à la dynamique classique désignée par le terme *pulsion sexuelle*, tandis que le second relève des relations du moi « dans sa globalité ». Ainsi, il est possible de parler d’une organisation strictement centrée sur la réalisation pulsionnelle, en comparaison à une autre organisation qui engage la totalité du moi, telle qu’elle résulte du processus de développement psychique.

Des principes pour les relations d’objet aux stades du développement psychique

La saisie de ces principes, en creux, dans le texte sur les pulsions, révèle toute sa pertinence lorsque l’on progresse vers les postulats freudiens sur le développement psychique, en les superposant à la description des stades prégénitaux. Lorsqu’il est question de ces stades, il convient de les comprendre « moins en termes génétiques », c’est-à-dire non comme une séquence évolutive linéaire et chronologique, mais « comme quelque chose défini par des pulsions partielles (ou composantes) ; la satisfaction de chacune est liée à une zone érogène (orale, anale, phallique), et donc aussi à leur relation d’objet orale, anale ou phallique correspondante » (Kurts, 2005, p. 1168, notre traduction). D’un point de vue strictement freudien, l’ontogenèse de l’individu se saisit ainsi à partir des stades de l’organisation de la libido.

Sur cette base, l’on est amené à (re)cheminer le processus freudien du développement psychique, allant de l’autoérotisme à l’organisation génitale, non pas dans l’intention de le contester, mais de montrer comment la progression à travers les divers stades renvoie moins à une étude de type psycho-cognitif¹⁴ qu’à une sorte de gradation de l’organisation sexuelle du sujet avec l’objet (monde extérieur). C’est dans cette perspective qu’il devient possible d’en dégager une espèce d’« ontologie » du sujet.

L’on reprend ainsi l’étude déjà mentionnée sur la théorie sexuelle :

L’avènement de la puberté inaugure les transformations qui doivent mener la vie sexuelle infantile à sa forme normale définitive. La pulsion sexuelle était jusqu’ici essentiellement autoérotique, elle trouve à présent l’objet sexuel. Son activité provenait jusqu’ici de pulsions

isolées et de zones érogènes qui, indépendamment les unes des autres, recherchaient comme unique but sexuel un certain plaisir. Maintenant, un nouveau but sexuel est donné, à la réalisation duquel toutes les pulsions partielles collaborent, tandis que les zones érogènes se subordonnent au primat de la zone génitale. (Freud, 1905, p. 143)

D'après quatre dispositions distinctes, nommées selon une taxonomie de modes d'organisation de la libido – à savoir, l'organisation orale¹⁵, sadique-anale¹⁶, phallique¹⁷ et génitale¹⁸ –, l'avènement de la puberté suppose que l'individu ait sillonné les tribulations de chaque stade de la maturation psychique. Chez l'individu dit « normal », il est attendu qu'au cours de son développement, il « rassemble en une unité ses instincts sexuels, qui jusque-là agissaient sur le mode autoérotique, afin de conquérir un objet d'amour, et il se prend d'abord lui-même, il prend son propre corps, pour objet d'amour avant de passer au choix objectal d'une personne étrangère » (Freud, 1911, *s.p.*). Toutefois, un problème clé survient lorsque l'on constate que « ce stade intermédiaire entre l'autoérotisme et l'amour objectal est-il inévitable au cours de tout développement normal, mais il semble que certaines personnes s'y arrêtent d'une façon insolitement prolongée, et que bien des traits de cette phase persistent chez ces personnes aux stades ultérieurs de leur développement » (Freud, 1911, *s.p.*). En d'autres termes, bien qu'il soit « naturel » que le premier choix d'objet de tout sujet se porte sur « lui-même » – ou, mieux disant, sur l'image unifiée d'un moi auparavant autoérotique –, il est tout aussi attendu que ce même sujet dépasse l'illusion d'autosuffisance afin de s'investir libidinalement dans l'objet (monde extérieur).

L'on comprend ainsi comment le « choix » d'une modalité objectale de relation s'impose, pour le sujet « normal », comme un dénouement inévitable et structurel du « mûrissement » psychique. Ce dernier stade en représente ce moment où il faut abdiquer de l'illusion d'autosuffisance et s'assujettir à l'impérativité de l'objet (monde extérieur), sous peine de ne pas s'intégrer à la société, voire de ne pas s'humaniser. Il apparaît ainsi légitime d'ajouter aux trois principes ci-dessus un quatrième :

[P4] L'aboutissement à une modalité de relation objectale relève moins d'un choix du sujet que de sa dépendance à l'extérieur. C'est pourquoi l'on dira que cette dépendance de l'objet (monde extérieur), qui dialectiquement le constitue en sujet, en représente les frontières de ses capacités ontologiques.

[P4] ne saurait nullement constituer une réfutation des [P1], [P2] et [P3] ; il en représente davantage toute l'ampleur, en les ancrant dans un soubassement incontournable. Ce disant, prendre la voie des relations d'objet invite à (re)lire Freud ayant moins affaire à un sujet entièrement effet de l'objet (monde extérieur) qu'à *la division* indiquant sa dépendance à ce même extérieur.

La métapsychologie revisitée par A. Green

Le choix de s'appuyer sur Green pour préciser les enjeux dans l'étude des relations d'objet, en détriment d'autres courants psychanalytiques, en particulier ceux développés par des auteurs anglo-saxons¹⁹, découle d'un trait essentiel qui distingue son œuvre : l'élaboration d'une pensée sur l'objet en stricte obédience à la théorie freudienne des pulsions. Ainsi, l'auteur français s'interroge :

‘Qu'est-ce qui nous fait vivre ?’ À cet égard, la réponse par le plaisir lié à la satisfaction pulsionnelle ne manque pas de fondement. Et du même coup de la nécessité de l'objet. On a voulu opposer sexualité et objectalité, alors que, dans une perspective freudienne, les deux sont inséparables. Dans le concept de ‘relation’ (d'objet), il ne s'agit que de donner un autre nom au lien sexuel, étant entendu que l'essence de la sexualité n'est pas le plaisir, mais le lien, surtout

dans les espèces où sexualité signifie sexion, donc appel à une réunification. (Green, 1995, p. 23).

En procédant ainsi sur cette base, le psychanalyste français affermit son arrimage à la pensée de Freud, tout en dépeignant certains principes incontournables sous-basant les relations d'objet, dont on retiendra quatre : d'abord, le travail du négatif à l'œuvre dans l'hallucination négative, aboutissant à la structure encadrante à partir des destins de l'objet primaire ; ensuite, l'on remontera à la distinction – déjà présentée – entre les relations d'objet du sujet²⁰ et celles du moi ; puis, deux concepts originaux de Green, à savoir les fonctions objectalisante et désobjectalisante ; enfin, la manière dont Green propose, en écho au modèle syntaxique de la langue (sujet, verbe, objet), « un correspondant psychique approché : moi – pulsion – objet » (Green, 1995, p. 213).



André Green (1927-2012)

Le négatif dans les relations d'objet

Une partie capitale de l'œuvre de Green explore ledit *Travail du négatif*²¹, qu'il dérive du « rassemblement des différents concepts que Freud a abordés : refoulement, forclusion, négation, clivage, désaveu » (Green, 2003, p. 288), en soulignant que « ces différents processus ont en commun une décision, donc une forme de jugement. [...] Nous attribuerons donc à cette série un rôle capital que nous pouvons rattacher [...] à l'affirmation et à la négation, renvoyant respectivement à l'Éros et aux pulsions de destruction » (Green, 2003, p. 288). Cette dynamique du négatif interpelle au point le plus haut non « l'activité psychique telle qu'on peut l'imaginer hors des aspects positifs de la conscience, [mais] [...] la relation à l'objet pris entre les feux croisés des pulsions de mort et de destruction, d'une part, de vie et d'amour, de l'autre » (Green, 2003, p. 292). Ainsi, dans l'arsenal de processus psychiques mobilisés par le *travail du négatif*, l'un s'élève au premier chef dans la structuration des relations d'objet : l'hallucination négative.

L'hallucination négative se comprend comme « la non-perception d'un objet ou d'un phénomène psychique perceptible », c'est-à-dire « d'un phénomène d'effacement de ce qui devrait être perçu » (Green, 2003, p. 289), et surgit en particulier dans le contexte de la relation du nourrisson avec l'objet primaire, à savoir le sein de la mère. L'on comprend donc que,

lorsque les conditions sont favorables à l'inévitable séparation entre la mère et l'enfant, il se produit au sein du Moi une mutation décisive. L'objet maternel s'efface en tant qu'objet primaire de la fusion, pour laisser la place aux investissements propres au Moi fondateurs de son narcissisme personnel, Moi désormais capable d'investir ses propres objets distincts de l'objet primitif. Mais cet effacement de la mère ne le fait pas disparaître vraiment. L'objet primaire devient structure encadrante du Moi abritant l'hallucination négative de la mère. Certes, les représentations de la mère continuent d'exister et viennent se projeter à l'intérieur de cette structure encadrante sur la toile de fond de l'hallucination négative de l'objet primaire. (Green, 1983, s.p.)

Aussi tragique soit-elle, la relation à l'objet primaire (le sein maternel) se dissipe et cède sa place à « l'hallucination négative [qui] signe avec la perception totale de l'objet la mise hors-je (*sic*) de celui-ci, à quoi succède le *je-non-je* sur quoi se fondera l'identification » (Green, 1983, s.p.). S'institue par-là l'intériorisation de la mère et de l'objet primaire, non pas tant sous

la forme de « *représentations-cadre* » que de « mixtes de représentations à peine ébauchées, sans doute de caractère plus hallucinatoire que représentatifs et d'affects chargés que l'on pourrait presque appeler des hallucinations affectives » (Green, 1983, *s.p.*). Le sujet, désormais scindé de son objet de désir par l'acquisition d'une image spéculaire, entreprend l'élaboration du deuil de cet objet. Pour ce faire, il procède à « l'intériorisation de ce qui était associé à la production de plaisir *sans être ce plaisir même*, mais ce qui attestait de la mise en rapport entre la source et le but à satisfaire » (Green, 1995, p. 81), autrement dit : « la mère est prise dans le cadre vide de l'hallucination négative, et devient structure encadrante pour le sujet lui-même. Le sujet s'édifie là où l'investiture de l'objet a été consacré au lieu de son investissement » (Green, 1983, *s.p.*).

L'examen de cette configuration avec l'objet primaire renvoie à [P4] ci-dessus, en éclairant les risques inhérents à l'opération en jeu, puisque « si un traumatisme tel que le deuil blanc survient avant que l'enfant n'ait pu constituer ce cadre de façon suffisamment solide, ce n'est pas un lieu psychique disponible qui s'est constitué dans le Moi » (Green, 1983, *s.p.*). Dans ce devenir, au lieu de se faire délimiter par une structure encadrante où « l'hallucination négative de la mère, sans être aucunement représentative de quelque chose, *a rendu les conditions de la représentation possibles* » (Green, 1983, *s.p.*), le Moi se retrouve éperdument dans la quête échouée de « retenir captive l'image de la mère, luttant contre sa disparition, voyant se raviver alternativement les traces mnésiques de l'amour perdu avec nostalgie et celles de l'expérience de la perte, qui se traduit par l'impression d'une douloureuse vacuité » (Green, 1983, *s.p.*). Cela invite donc à la formulation d'une incise à [P4] :

[P4]¹ Le refoulement de l'objet primaire, tel qu'il est contemporain à l'hallucination négative de la mère, marque à la fois la dépendance du sujet à l'objet (monde extérieur) et les coordonnées de ses relations à l'objet (via structure encadrante). Celui-ci en représente alors une contradiction : à la fois ce qui en fait un être humain et, dans ce qu'il a de plus intime, l'ensemble de ses relations aux objets tout au long de sa vie.

Remonter des relations d'objet du sujet à celles du moi

En intégrant [P4]¹ à [P4], deux acquis fondamentaux s'entrelacent. En conservant préalablement le modèle pulsionnel freudien²² dans la détermination des relations du sujet à l'objet, il devient ensuite possible de remonter à une échelle distincte de relation d'objet, à savoir celle du Moi. Ce faisant, Green précise que l'on a affaire à une conception du sujet qui « est, dans une certaine mesure, synonyme de l'appareil psychique parce qu'elle est la somme des effets mutuels des différents instances qui le composent » (Green, 1995, p. 18), ce qui permet de concevoir, à ce niveau, un jeu de dispositions archétypiques éminemment fragile²³, mais qui sous-tendra les relations d'objet, telles qu'elles sont directement prises par les demandes du Ça et les injonctions du *surmoi*.

Il va sans dire, cependant, que les relations à l'objet à l'échelle du Moi²⁴ revêtent une importance cruciale, puisque là-dessus « il s'agit moins de la façon dont il noue un rapport avec un objet qui lui est extérieur que de ce que sa texture doit aux objets qui sont partie intégrante de sa composition et de ce qui rend compte de sa manière de composer avec eux, *en son sein* » (Green, 1995, p. 18). Ainsi, du sujet au Moi²⁵, l'on voit se dessiner les contours d'une théorie de relations d'objet qui permettra de rendre compte des deux niveaux que l'on a délimités dans [P3] ci-dessus : d'une part, celui d'un sujet de la pulsion ontologiquement dépendant de la relation à l'objet, et d'autre part, d'un Moi dont sa « peau »²⁶ même se constitue foncièrement dans un objet (monde extérieur) antérieur à lui-même.

Les fonctions objectalisante et désobjectalisante

En interrogeant la constitution du Moi, Green se rend compte d'un élément non directement théorisé dans la tradition freudienne classique : « si l'objet contribue substantiellement à la constitution du moi, nous sommes maintenant amenés à la constatation que le moi peut devenir le siège d'une fonction objectalisante » (Green, 1995, p. 225)²⁷. Au fond, cette fonction ne correspond nullement « aux rapports qui impliquent toujours l'objet en tant que tel » (Green, 1995, p. 246-247), bien qu'elle ne puisse être pensée en dehors du cadre de ladite « thèse de l'objet perdu », selon laquelle « la satisfaction n'est jamais adéquate²⁸ [...], [c'est] pourquoi elle est déplaçable » (Green, 1995, p. 243). Il s'agit, en réalité, d'un faire « advenir des aspects du fonctionnement du psychique au rang d'objets », un processus qui « se déploie sur un champ si vaste qu'à peu près n'importe quel investissement, pourvu qu'il importe, peut se transformer en objet » (Green, 1995, p. 247). Par-là, l'on s'aperçoit comment la fonction objectalisante ne peut être attachée à aucun autre composant de la vie psychique sinon Éros : la pulsion de vie.

En accolant la fonction objectalisante à Éros, Green l'inscrit dans un cadre paradoxal renvoyant à [P3] ci-dessus, celui d'un pouvoir de « déplacement et métaphorisation illimitée » (Green, 1995, p. 246)²⁹, qui échoue³⁰ pourtant à subsumer le « refoulement primaire, conservateur des interprétations constitutives et structurantes des fantasmes originaires » (Green, 1995, p. 241-242)³¹. Autant dire qu'en dépit de disposer d'une capacité illimitée de métaphorisation et de déplacement, la fonction objectalisante ne parvient jamais à englober l'expérience de satisfaction originaire, indissociable de la relation avec l'objet primaire (sein de la mère). De cette contradiction fondamentale survient une condition *sine qua non* de la fonction objectalisante : l'*investissement significatif*, « ce mot condensant deux aspects : ce qui est chargé de sens et ce qui importe à un titre ou à un autre » (Green, 1995, p. 226), et dévoilant combien cette fonction « est une des vicissitudes de l'expérience de la continuité que fait le moi. Son entretien procède à la création ininterrompue de formes objectales nourrissant la réalité psychique » (Green, 1995, p. 226). En dernier ressort, cette fonction préserve et prolonge l'altérité³² constitutive du moi, l'élançant hors de lui-même vers le monde extérieur – vers l'objet – tout en le reconduisant, via structure encadrante, à lui-même et à son élaboration³³.

Cette reconduite vers l'élaboration d'un objet par la fonction objectalisante ne saurait, néanmoins, se traduire par un accès direct à l'objet en tant que tel, puisque « ce n'est pas ainsi qu'il convient de poser le problème. Freud avait déjà fait remarquer que, tout comme l'inconscient, la réalité, donc l'objet, nous demeurerait à jamais inconnaissable » (Green, 1995, p. 235). Lorsqu'il est question de comprendre l'objet et de la fonction objectalisante, une problématique essentielle émerge :

j'admets donc que nous n'avons aucun indice pour nous expliquer ce qui se passe entre l'objet perçu et sa représentation. Mais ce qui importe, en liant la fonction objectalisante à la représentation, c'est de retenir deux faits :

- 1) La représentation est une activité polymorphe, mettant en jeu des mises en forme de type différent selon le matériau sur lequel elle s'exerce et créant une riche hétérogénéité dans l'appareil psychique. [...] Il y a donc foisonnement représentatif utilisant des activités psychiques de type différent et favorisant une arborescence de la représentation.
- 2) **Le couple établi par Freud, représentations de chose ou d'objet et représentation de mot, conserve pour moi sa valeur capitale en ce qu'il nous introduit, au sein de l'arborescence représentative, à la vectorisation par le langage, le foisonnement de l'inconscient se convertissant en chaîne signifiante. Il faut cependant ajouter qu'il y a des représentations de mot qui n'ont pas leur équivalent au niveau des représentations de chose, et il est évident pour moi qu'il y a des représentations de chose sans traductions possibles en représentations de mot : l'indicible.**

Quoi qu'il en soit, c'est la notion de double représentance qui doit nourrir notre réflexion. Elle est intermédiaire entre la double signifiante du langage (Benveniste), soit celle du signe et du sens, et ce que j'appelle la double référence spécifique à la psychanalyse, qui réfère cette représentance aux objets du monde extérieur et à ceux du monde intérieur, d'une part, et à la représentance du langage (représentations de mot), d'autre part ». (Green, 1995, p. 249-250, c'est moi qui mets en gras)

Il faut s'arrêter sur ce point : le psychanalyste français inscrit la fonction objectalisante dans la continuité de la distinction freudienne classique entre représentation de chose et représentation de mot, tout en lui conférant un double ancrage théorique, à la fois psychanalytique et linguistique. Il en découle que le matériau représentatif de l'inconscient – composé de pensées, de perceptions, de traces mnésiques enracinés dans les expériences sensorielles de satisfaction primitive, y compris la structure encadrante et l'ensemble de phénomènes liés au travail du négatif – se trouve linéarisé dans et par le matériau linguistique, sans que l'un se réduise à l'autre. Ce processus serpente à travers une « arborisation » à effet de cascade, dans la mesure où cette dernière se constitue comme produit du tissage de trois instances radicalement irréductibles les unes aux autres : d'abord un décalage entre *a. l'objet perçu* et *b. sa représentation*, puis entre *la représentation de chose (b.)* et *c. la représentation du mot*. Enfin, ces deux derniers se convertissent « en chaîne signifiante » dans la « vectorisation par le langage ».

Ces deux dimensions s'enchaînent et sont, conjointement, à l'œuvre dans la fonction objectalisante, entendue comme « ce qui assure le transfert d'un système à l'autre de l'objet au langage et du langage à l'objet » (Green, 1995, p. 250), marquant le double parcours le long duquel transitent les investissements significatifs. Il en découle que le trajet inverse demeure ouvert : des objets « imaginaires » et des représentations « déjà-là » circulant par le biais de la chaîne signifiante peuvent être reconduits du langage à l'objet, sans pour autant que ce va-et-vient implique une coïncidence foncière entre ces deux dimensions, car une béance irréductible persistera toujours entre objet et représentation dans le langage.

L'écho au modèle syntaxique de la langue

Concernant en particulier la revendication linguistique, il convient de préciser qu'elle s'élabore en écho au travail de Benveniste, linguiste qui, dans le cadre de l'étude des langues naturelles, introduit la distinction entre le sémiotique (système/signe) et le sémantique (discours). Sur cette base, Green actualise la proposition freudienne, en dégageant deux niveaux distincts : d'un côté, une représentation du monde – référant « aux objets du monde extérieur et à ceux du monde intérieur », tel qu'ils se construisent en obédience à la structure encadrante – et, de l'autre, une représentation par le langage (le mot), qui remet à la double signifiante du système linguistique. Il en découle que, en approfondissant sur le fonctionnement de ces investissements significatifs, l'« arborescence représentative », mêlant et associant des éléments hétérogènes, est contrainte de se déployer dans la chaîne signifiante d'une langue relativement autonome par rapport au monde des choses.

Tirer sur le fil de la relation entre la représentation de l'objet et l'objet « réel » conduit à poser que, faute d'avoir accès à celui-ci en tant que tel, l'on peut néanmoins travailler sur ses représentations. C'est pourquoi la perspective de Green, tout en reconnaissant que « la symbolisation commence avec la représentation dans l'intrapsychique », avance l'argument suivant : « sa précondition, c'est l'existence de l'objet si inconnu soit-il. Accepter cette inconnaissabilité de l'objet oblige à travailler sur ses représentations, ou ses représentants : le rapport entre les différents types de représentations – après coup – constituant la meilleure stratégie pour la connaissance de l'objet inconnaissable » (Green, 1995, p. 247-248). Cette approche ouvre ainsi des voies stimulantes, Green lui-même proposant que « le modèle de la

langue peut nous suggérer la recherche d'une construction équivalente pour le psychisme » (Green, 1995, p. 213).

L'aliénation dans l'Autre : l'hypothèse de J. Lacan

L'intervention lacanienne portant sur la relation d'objet se déploie en plusieurs versants, dont deux, en particulier, servent de point de départ à la section suivante : d'une part, l'inexistence de l'objet qui, en creux, tout régularise et ordonne le champ des objets retrouvés ; d'autre part, le problème de la relation duale, dont l'illusion spéculaire dissimule la présence de l'Autre et de la médiation symbolique.

L'inexistence de l'objet qui tout régularise

Dès le début de son quatrième séminaire, intitulé *La relation d'objet*, la position du médecin français s'accorde à celle évoquée au départ de cette section : chez Freud, il n'existe pas de théorie formelle de la relation d'objet³⁴. À l'instar de Green, Lacan revendique un ancrage freudien, reconnaissant l'obligation de « référer [...] aux *positions freudiennes* » ainsi qu'à « ce qui dans *les thèmes* proprement *freudiens fondamentaux*, tourne autour de la notion même d'*objet* » (Lacan, 1956, p. 4), et élabore, sur cette base, des critiques frontales à l'égard des courants psychanalytiques centrés sur la relation d'objet. Son attaque se dirige, en particulier, à des psychanalystes anglo-saxons – regroupés sous l'étiquette de l'*ego psychology* – et, en France, à des auteurs tel que Bouvet, et met en cause non seulement la prééminence accordée à cette thématique, mais la façon erronée dont ils la traitent.

Lacan reprend, dans ce cadre, un thème freudien à l'intérieur de la problématique de l'objet perdu et de l'objet retrouvé, dans leur opposition avec l'objet achevant. Cette thématique se pose dans le début du séminaire et persiste jusqu'à sa fin :

Il est tout à fait frappant de voir qu'au moment où FREUD fait la théorie de l'évolution instinctuelle telle qu'elle se dégage des premières expériences analytiques, il nous l'indique comme étant saisie par la voie d'une recherche de *l'objet perdu*. Cet objet correspond à un certain stade avancé de la maturation des instincts, *c'est l'objet retrouvé du premier sevrage*, l'objet précisément qui a été d'abord le point attache des premières satisfactions de l'enfant, c'est un objet retrouvé. (Lacan, 1956, p. 6)

N'étant pas possible de dégager, de la théorie de Freud, une formalisation aboutie de la notion d'objet – qui, comme montré plus haut, n'existe pas –, Lacan entreprend de préciser l'existence d'une quête inévitable et inépuisable, condition de toute relation d'objet : celle de l'atteinte d'un objet perdu. Cette quête appelle alors une précision, dont la réponse occupe une place essentielle dans les élaborations théoriques que développe le psychanalyste français :

Je dirais que c'est à mal l'articuler dans les termes qui seraient philosophiquement élaborés, qu'il faudrait ici nous résoudre, pour donner son plein accent à ce qu'ici je souligne [...] toute 'la distance' de la relation du sujet à l'objet dans FREUD, par rapport à ce qui le précède dans une certaine conception de l'objet comme étant l'objet adéquat, comme étant l'objet attendu d'avance, coapté à la maturation du sujet, toute cette distance est déjà impliquée dans ce qui oppose une perspective platonicienne [...] celle qui fonde toute appréhension, toute reconnaissance sur la réminiscence d'un type en quelque sorte préformé [...] à une notion profondément différente, de toute la distance qu'il y a entre l'expérience moderne et l'expérience antique, celle qui est donnée dans KIERKEGAARD sous le registre de 'La répétition', cette répétition toujours cherchée, essentiellement jamais satisfaite en tant qu'elle est de par sa nature non point jamais réminiscence, mais toujours répétition comme telle, donc impossible à assouvir. C'est dans ce registre que se situe la notion de retrouver l'objet perdu dans FREUD. (Lacan, 1956, p. 6)

La notion d'objet chez Freud renvoie à la quête d'un objet à la fois perdu et voué à ne jamais être retrouvé par le sujet³⁵. Ce point de départ permet à Lacan de débiter son intervention en détachant la notion d'objet de toute référence au concept platonicien de réminiscence, afin de l'utiliser en tant que soubassement au concept de répétition, visant à rétablir une expérience de satisfaction (mythique), c'est-à-dire à reconquérir un objet qui, par définition, n'existe qu'en négatif, que dans sa différence par rapport à l'objet retrouvé. Théoriquement, un tel objet fait un écho à l'expérience de satisfaction avec l'objet primaire, auquel s'attribue un rapport de suffisance absolue, localisé sur l'axe *enfant-mère* : il s'agit d'un « objet qui ne sera jamais qu'un *objet retrouvé*, [qui] sera marqué du style premier de cet objet qui introduira une division essentielle, fondamentalement conflictuelle dans cet objet retrouvé, et le fait même de sa retrouvaille » (Lacan, 1956, p. 26). En conséquence, c'est par rapport au trou laissé par cette supposée expérience de plaisir que s'instaure la division qui fonde le sujet et le condamne à la répétition.

En raison de ce désir de retrouver cette satisfaction primaire, le sujet se trouve contraint de chercher l'« objet adéquat » – d'où la compulsion à répétition. Or, chaque « objet retrouvé » s'assimile à l'« objet perdu », sans jamais véritablement l'être. C'est dans ce mouvement que Lacan dissocie la notion d'« objet retrouvé » et d'« objet perdu » de celle d'« objet achevant », en en démasquant les impasses : « les deux s'*opposent* de la façon la plus catégorique à la notion de *l'objet* en tant qu'*achevant*, pour opposer la situation dans laquelle le sujet par rapport à l'objet est très précisément l'objet pris lui-même dans une quête, alors que c'est à la notion d'un sujet autonome qu'aboutit l'idée de *l'objet achevant* » (Lacan, 1956, p. 12). Il en découle que refuser l'idée d'un sujet autonome revient à lui conférer une dimension de dépendance – plus précisément, une dépendance symbolique.

De la relation imaginaire à l'entrée dans le symbolique

S'imposant comme une critique radicale de l'approche de la relation d'objet dans certains courants psychanalytiques contemporains, le quatrième séminaire de Lacan en sape la démarche, acculée à la relation spéculaire entre l'analyste et patient :

Et enfin le troisième terme dans lequel il nous apparaît à le voir et à le suivre dans FREUD, c'est ce terme de la réciprocité imaginaire, à savoir que dans toute relation avec l'objet la place de termes en rapport est occupée simultanément par le sujet, que l'identification à l'objet est au fond de toute relation à l'objet. À la vérité, ce dernier point n'est pas oublié, mais c'est évidemment celui auquel la pratique de la relation d'objet dans la technique analytique moderne s'attache le plus avec comme résultat ce que j'appellerai 'cet impérialisme de la signification'. Puisque tu peux t'identifier à moi, puisque je peux m'identifier à toi, c'est assurément de nous deux le moi qui a la meilleure adaptation à la réalité qui est le meilleur modèle. En fin de compte c'est à l'identification au moi de l'analyste que se ramènera dans une épure idéale le progrès de l'analyse. (Lacan, 1956, p. 12)

Le psychanalyste français dénude ainsi le but inhérent à ce type d'approche : la « normalisation du sujet » (Lacan, 1956, p. 8)³⁶, et ce, dans un cadre où « ce qui est considéré comme le progrès de l'expérience analytique c'est d'avoir mis au premier plan *les rapports du sujet à son environnement* » (Lacan, 1956, p. 8) ; la relation d'objet, à l'échelle de la « réciprocité imaginaire », devenant donc le locus même de l'opération de normalisation³⁷. Ce premier point de critique se double d'un second, versant sur l'approche clinique de l'*ego psychologie*³⁸ : en proposant l'identification au (sur)moi de l'analyste comme issue à un patient désireux de se réhabiliter, le traitement psychanalytique se réduit au principe de reconnaissance à l'œuvre dans le jeu essentiellement spéculaire entre deux moïs dans la situation

clinique. « Puisque tu peux t'identifier à moi, puisque je peux m'identifier à toi », tel est le fondement de la clinique que Lacan remet catégoriquement en cause :

Il y a tous les caractères du jeu, y compris les caractères illusoires : jusqu'où peut aller ce petit autre qui n'est que son alter-ego, le double de lui-même, et ceci devant un Autre qui assiste au spectacle dans lequel il est lui-même spectateur, car tout son plaisir du jeu et sa possibilité, résident là. Mais par contre il ne sait pas quelle place il occupe, et c'est ce qu'il y a d'inconscient chez lui. Ce qu'il fait, il le fait à des fins d'alibi, cela il peut l'entrevoir, il se rend bien compte que le jeu ne se joue pas là où il est, et c'est pour cela que presque rien de ce qui se passe n'a pour lui de véritable importance, mais pas qu'il sache d'où il voit tout cela, et en fin de compte qui est-ce qui mène le jeu. Assurément nous savons que c'est lui-même, mais nous pouvons faire aussi mille erreurs si nous ne savons pas où il est mené, ce jeu, d'où la notion d'objet, et d'objet significatif³⁹ pour ce sujet. Il serait tout à fait erroné de croire que c'est en termes quelconques de relation duelle que cet objet peut être désigné, bien sûr avec la notion de la relation d'objet telle qu'elle est élaborée chez l'auteur. (Lacan, 1956, p. 13)

L'irrémediabilité imaginaire de la relation duale constitue le noyau de la critique lacanienne des relations d'objet, critique sur laquelle il rebondit avec une contre-proposition : le rapport n'est jamais dual, du fait d'être toujours contraint de se dérouler sur la scène de l'Autre symbolique. C'est pourquoi, il se trouve que, entre les agents situés sur l'axe de la relation imaginaire (petit autre ; a'), « *le jeu ne se joue pas là où il est* ». C'est pourquoi il faut introduire un déplacement du regard vers le repérage d'un élément distinct, absent des traditions réfutées par le médecin français :

Toute la notion d'objet est impossible à mener, impossible à comprendre, impossible même à exercer, si l'on n'y met pas comme un élément, je ne dis pas médiateur car ce serait faire un pas que nous n'avons pas fait encore ensemble, un tiers élément qui est un élément [...] le phallus pour tout dire [...]. La relation imaginaire, quelle qu'elle soit, est modulée sur un certain rapport qui lui est effectivement fondamental, qui est le rapport 'mère-enfant', bien entendu avec tout ce qu'il a en lui de problématique et assurément bien fait pour donner l'idée qu'il s'agit là d'une relation réelle. En effet c'est là le point vers lequel se dirige actuellement toute l'analyse de la situation analytique qui essaye de se réduire dans les derniers termes à quelque chose qui peut être conçu comme le développement des relations 'mère-enfant' avec ce qui s'en inscrit et ce qui dans la suite, dans la genèse, porte les traces et les reflets de cette position initiale. Il est impossible [...] de faire intervenir cet élément imaginaire, sans qu'au centre de la notion de la relation d'objet quelque chose que nous pouvons appeler 'le phallicisme de l'expérience analytique' ne se montre comme un point clé. (Lacan, 1956, p. 14)

Pour saisir ce refus par Lacan de la binarité du modèle d'étude des relations d'objet, il est en effet nécessaire de remonter à la relation *mère-enfant*, tout en y reconnaissant l'existence d'un élément tiers qui la régule et l'oriente dans l'ensemble : le phallus imaginaire. Celui-ci constitue, au sein de la relation duelle avec la mère, « *le pivot de toute une série de faits* » (Lacan, 1956, p. 95), notamment le suivant : c'est sur l'objet imaginaire qui porte la castration symbolique. Par-là, s'éclaire le fait que, « pour autant qu'elle est *efficace*, qu'elle est *éprouvée*, qu'elle est *présente* dans la genèse d'une névrose » (Lacan, 1956, p. 101), il s'agit de « *la castration d'un objet imaginaire* » (Lacan, 1956, p. 101), « en tant que symbolisant *une dette symbolique, une punition symbolique*, quelque chose qui s'inscrit dans la *scène symbolique* en tant qu'il s'empare comme de son instrument de cet *objet imaginaire* » (Lacan, 1956, p. 101).

Cette castration symbolique d'un objet imaginaire, telle qu'elle se déploie, dans les névroses, comme dernier ressort du Complexe d'Œdipe, fait rencontrer le sujet avec le symbolique et le réseau de signifiants, régis sous l'emprise de l'Autre :

[...] le schéma de la situation, n'est pas obligatoirement prévisible en soi-même, la preuve c'est que l'expérience analytique qui l'a découvert ce complexe d'Œdipe, en tant qu'il est intégration à la fonction virile, nous permet de pousser plus loin les choses et de dire que si le Père symbolique [...] à savoir le Nom du Père est essentiel à la structuration du monde symbolique, à cette sortie de sevrage plus essentiel que le sevrage primitif par quoi l'enfant sort du pur et simple couplage avec la toute puissance maternelle [...] si le Père symbolique est l'élément médiateur essentiel du monde symbolique, si le Père symbolique est si essentiel à toute articulation de langage humain, c'est ce qui est à proprement parler la raison pour laquelle L'Écclésiaste dit : 'L'insensé a dit dans son cœur : il n'y a pas de Dieu'. C'est précisément parce qu'il le 'dit dans son cœur', et que d'autre part il est à proprement parler insensé de dire dans son cœur qu'il n'y a pas de Dieu', tout simplement parce qu'il est insensé de dire une chose qui est contradictoire avec l'articulation même du langage. Et vous savez très bien que ce n'est pas une profession de déisme que je suis là en train de faire. Il y a le Père symbolique. (Lacan, 1956, p. 186-187)

La résolution de l'imbroglio du rapport *mère-enfant-phallus* ne peut s'effectuer qu'à travers l'intervention du *Nom-du-Père*, trace de la castration qui réaffirme la dépendance du sujet à la norme à l'intérieur de l'Autre et la condition de se constituer dans un système qui le précède. Dès lors, le désistement de la relation de suffisance avec la mère, l'entrée des lois du Nom-du-Père et, comme évoqué plus haut, l'inexistence d'un objet susceptible de tout réguler confirment l'aliénation du sujet dans l'Autre, en tant que lieu de vérité, où le Nom-du-Père fonctionne comme norme – d'où le constat « *le jeu ne se joue pas là où il est* ». Somme toute, la relation d'objet, telle que saisie par les courants psychanalytiques de l'époque, demeurerait coincée « ainsi sur un plan imaginaire ou du 'vécu' qui serait situé en deçà ou au-delà de la parole » (Pfauwadel, 2022, s.p.) et complètement impuissante face à la loi symbolique, dans laquelle le Père s'affirme comme essentiel au langage humain.

Conclusion: Le Nom-du-Père comme ouverture à l'historicité

Il s'ensuit qu'avec Lacan l'étude de la relation d'objet prend une tout autre portée et renvoie à la constitution même du sujet castré dans le lieu de l'Autre. D'une part, ce trajet atteste que [P3] ci-dessus est valable : il existe une relation d'objet qui se déroule à l'échelle de l'image spéculaire, à partir de laquelle le moi imaginaire trouve les limites et les moyens même de sa constitution. D'autre part, c'est vers [P4] que les postulats lacaniens conduisent : l'introduction de la dimension de l'Autre et du Père symbolique fait qu'il ne suffit plus d'identifier un objet et de le rapporter à l'axe de la relation spéculaire avec la mère ; il devient désormais nécessaire de comprendre comment:

le complexe d'Œdipe constitue 'cette expérience symbolique ou dialectique' qui est essentielle pour l'accès du sujet à 'une structure humanisée du réel'. Le Nom-du-Père est un signifiant-cadre : il condense, concentre en lui les pouvoirs d'ordonnement du symbolique sur l'imaginaire. Ainsi, le résultat de la métaphore paternelle est non seulement d'opérer une soustraction de jouissance (en réalisant la castration symbolique) mais aussi de donner un sens, une signification à la jouissance (en lui conférant un sens phallique). Comme le formule J.-A. Miller, dans la psychose, la forclusion du Nom-du-Père a pour corrélat un 'défaut de la significatisation de la jouissance'. Le Nom-du-Père est donc ce signifiant à partir duquel la réalité peut être normée par le système des signifiants : en ce sens, il est la Norme suprême qui fonde le fait même qu'il y ait des normes. (Pfauwadel, 2022, s.p.)

Ce déplacement du regard permet de dépasser le rapport entre sujet et objet tel qu'inscrit dans l'axe imaginaire et de toucher la dimension normative introduite par la castration et par le Nom-du-Père, sous la forme d'une « significatisation de la jouissance ». Il n'en reste pas

moins que cet assujettissement de la relation d'objet à la portée normative du Nom-du-Père ne peut s'opérer qu'au prix d'une subversion de la thèse freudienne élaborée dans *Totem et Tabou* :

[...] c'est du signifiant comme tel, en tant que le signifiant représente ce support indéterminé, ce quelque chose autour de quoi se condense et se groupe un certain nombre, non pas même de significations, mais de séries de significations qui viennent converger par et à partir de l'existence de ce signifiant. Avant qu'il y ait le « Nom du Père » il n'y avait pas de père, il y avait toutes sortes d'autres choses, et FREUD même entrevoit – c'est bien pour cela qu'il a écrit *Totem et Tabou* – quelle direction il peut entrevoir, ce qu'il pourrait y avoir, mais assurément **avant que le terme de père se soit institué dans un certain registre, historiquement il n'y avait pas de père.** (Lacan, 1955, p. 232, c'est moi qui souligne)

Il s'ensuit que la fonction normative inscrite dans le Nom-du-Père, en tant que signifiant de la fonction paternelle, demeure contingente et afférente à l'historicité de son apparition : la loi n'est ni universelle ni, *a fortiori*, ontologique. Si Lacan « utilise une métaphore matelassière, faisant du Nom-du-Père le point de capiton indispensable pour faire tenir l'ordre symbolique » (Pfauwadel, 2022, *s.p.*), il en inscrit en parallèle l'ancrage dans « l'histoire d'Œdipe et [à] la fiction de *Totem et tabou* : [...] la Loi est fondée dans le père mort ou symbole du père, [...] le Nom-du-Père est le signifiant qui instaure le fait même de la loi et la légitimité de la loi » (Pfauwadel, 2022, *s.p.*). La loi étant ainsi ancrée dans « un certain registre » historique où s'est institué le terme de père, demeure pourtant une interrogation décisive : que penser du moment où il n'y avait pas de père ? Que penser de l'institution historique du Nom-du-Père ?

Il apparaît que, si la structuration signifiante de la jouissance visée par la psychanalyse ne s'articule que sous l'empire de l'Autre, elle demeure néanmoins tributaire de l'historicité qui en organise les normes à travers le signifiant du Nom-du-Père. Or, un tel rapport de dépendance finit par mettre la psychanalyse en contact avec une dimension d'historicité qui, n'étant *a priori* pas son objet propre, ne peut qu'ouvrir une béance entre Lacan et Freud – la théorisation de Green, en revanche, semble à certains égards ouverte à une telle perspective, notamment dans sa conception de vectorisation de la pulsion par le langage. Compte tenu de ces éléments, le projet lacanien paraît viser non seulement le sujet dans son rapport à *son* inconscient, mais encore une structuration historicisée à l'échelle de la « dépendance du sujet, ce qui est extrêmement différent ; et tout particulièrement, au niveau du retour à Freud, de la dépendance du sujet par rapport à quelque chose de vraiment élémentaire, et que nous avons tenté d'isoler sous le terme de 'signifiant' » (Lacan *in* Foucault, 1969, *s.p.*).

Références:

- Foucault, M. (1969). « Qu'est-ce qu'un auteur ? ». *Bulletin de la Société française de philosophie*, 63e(3), n.p.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Éditions Gallimard.
- Freud, S. (1911). *Le Président Schreber: Remarques psychanalytiques sur l'autobiographie d'un cas de paranoïa (Dementia paranoides)*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Freud, S. (1915). *Pulsions et destins de pulsion*. Paris : Editions Payot et Rivages.
- Freud, S. (1923). *Le moi et le ça* (S. Jankélévitch, Trad.). Édition électronique à partir d'*Essais de psychanalyse* (pp. 177-234). Paris : Éditions Payot, 1968.
- Green, A. (1983). *Narcissisme de vie, narcissisme de mort*. Paris : les Éd. de Minuit.
- Green, A. (1995). *Propédeutique: La métapsychologie revisitée*. Ceyzérieu : Champ Vallon.
- Green, A. (2000). *André Green at the Squiggle Foundation*. Londre : Karnac Books.
- Green, A. (2003). *Idées directrices pour une psychanalyse contemporaine: Méconnaissance et reconnaissance de l'inconscient* (2. éd). Paris : Presses Universitaires de France.
- Green, A. (2017). Négatif et négation en psychanalyse. *Revue française de psychosomatique*,

- I*(52), 163-190.
- Kurts, N. (2005). Object. Em : A. Mijolla. *International dictionary of psychoanalysis* (pp. 1168-1172). Farmington Hills, MI : Macmillan.
- Lacan, J. (1954). *Séminaire II : Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*. Staferla.free. <http://staferla.free.fr/S2/S2%20LE%20MOI.pdf>
- Lacan, J. (1955). *Séminaire III : Les psychoses*. Staferla.free. <http://staferla.free.fr/S3/S3%20PSYCHOSES.pdf>
- Lacan, J. (1956). *Séminaire IV : La relation d'objet (1956-57)*. Staferla.free. <http://staferla.free.fr/S4/S4.html>
- Pfauwadel, A. (2022). *Lacan versus Foucault—La psychanalyse à l'envers des normes*. Paris : Editions du Cerf.
- Roudinesco, E., & Plon, M. (2011). *Dictionnaire de la psychanalyse* (4. éd.). Paris : Librairie Générale Française.

Notes:

1. Pour l'incomplétude de la thématique de l'objet chez Freud, voir Kurts (2005, p. 1168), Green (1995), Lacan (1956) ainsi que Roudinesco et Plon (2011).
2. « Nous pouvons à présent débattre de quelques termes utilisés en relation avec le concept de pulsion, par exemple : la poussée, le but, l'objet, la source de la pulsion » (Freud, 1915, *s.p.*).
3. « [...] on songe que la vie psychique en général est dominée par *trois polarités*, les opposés formés par : Sujet (moi) / objet (monde extérieur). Plaisir / déplaisir. Actif / passif » (Freud, 1915, *s.p.*).
4. On pointera quelques indications à partir du texte de Freud sur le narcissisme ci-après.
5. Dans le texte intitulé *Trois essais sur la théorie sexuelle*, la notion d'objet sexuel revient sans cesse, étant fréquemment suivie par des qualifiants comme *normal*, *inverti*, *sporadique*. L'on peut citer, par exemple, « on a également observé une oscillation périodique entre l'objet sexuel normal et l'objet sexuel inverti. Les cas dans lesquels la libido se modifie dans le sens de l'inversion après une expérience pénible avec un objet sexuel normal présentent un intérêt particulier » (Freud, 1905, p. 40). Pourtant, la notion d'objet n'est que très faiblement théorisée et ne survient que comme corolaire du concept de pulsion.
6. « Un lien particulièrement étroit de la pulsion à l'objet est mis en relief comme *fixation* de celle-ci. Elle s'accomplit souvent dans les toutes premières périodes de l'évolution de la pulsion et met un terme à sa mobilité en résistant intensément à sa dissolution » (Freud, 1915, *s.p.*).
7. Voir également la conclusion de la partie A du premier essai sur la théorie sexuelle : « la pulsion sexuelle est d'abord indépendante de son objet et que ce ne sont pas davantage les attrais de ce dernier qui déterminent son apparition » (Freud, 1905).
8. « Sous l'empire du principe de plaisir, s'accomplit alors en lui une autre évolution. Il absorbe dans son moi les objets présentés dans la mesure où ils sont des sources de plaisir, se les 'introjecte' [...] et rejette de lui-même, par ailleurs, ce qui est à l'intérieur de lui-même une cause de déplaisir » (Freud, 1915, *s.p.*).
9. Cf. plus bas.
10. Attention à la révision de 1920 dans laquelle ce jeu sera révisé dans le cadre des pulsions de vie et de mort.
11. Cf. Freud (1915, *s.p.*).
12. « La séparation, entre les pulsions du moi et les pulsions sexuelles que nous avons imposée à notre psychologie se révèle ainsi conforme à l'esprit de notre langue. Si nous n'avons pas l'habitude de dire que la pulsion sexuelle isolée aime son objet, mais trouvons l'utilisation la plus adéquate du mot 'aimer' dans la relation du moi avec son objet sexuel, cette observation nous enseigne que la possibilité d'utiliser cet objet dans cette relation débute seulement avec la synthèse de toutes les pulsions partielles de la sexualité [...] » (Freud, 1915, *s.p.*).
13. En particulier dans le premier essai, Freud (1905) parlera souvent des « normes » sur les pratiques sexuelles, en désignant des termes comme déviation, inversion, transgressions etc. particulier le premier essai.
14. « Ainsi, la notion psychanalytique de stade ne renvoie ni à l'étude structurelle de la genèse des processus cognitifs, ni au domaine de la psychologie du développement (par exemple, la théorie de Jean Piaget). L'approche freudienne s'intéresse exclusivement au développement de la psychosexualité de l'enfant, qui se construit en 'stades', 'phases' ou 'moments organisateurs', à mesure que l'enfant progresse à travers les différentes étapes de sa maturation » (Rabain, 2005, p. 1651).
15. « Une première organisation sexuelle prégénitale de ce genre est l'organisation orale ou, si l'on veut, cannibalique. Ici, l'activité sexuelle n'est pas encore séparée de l'ingestion d'aliments, il n'y a pas encore, dans ce cadre, différenciation de courants opposés » (Freud, 1905, p. 128).

16. « Une deuxième phase prégénitale est celle de l'organisation sadique-anale. Ici, l'opposition entre deux pôles qui se retrouve partout dans la vie sexuelle est déjà développée ; cependant, ils ne méritent pas encore les noms de masculin et de féminin, mais doivent être désignés comme actif et passif » (Freud, 1905, p. 129).

17. Spécifiée dans une note ajoutée en 1924 : « j'ai moi-même modifié ultérieurement (1923) cette description en intercalant, à la suite des deux organisations prégénitales, une troisième phase dans le développement de l'enfant ; celle-ci mérite déjà le nom de génitale, présente un objet sexuel et un certain degré de convergence des tendances sexuelle sur cet objet, mais se distingue de l'organisation définitive de la maturité sexuelle sur un point précis. Elle ne connaît en effet qu'une seule sorte d'organe génital, l'organe masculin. Je l'ai nommée de ce fait le stade *phallique* d'organisation » (Freud, 1905, p. 130, 131).

18. Freud (1905, p. 143) insiste : « nous avons vu plus haut jusqu'à quel point la sexualité infantile se rapproche de l'organisation sexuelle définitive par son choix d'objet et par le développement de la phase phallique ». Voir également la note précédente.

19. Il est vrai que les courants dits anglo-saxons ont conféré aux relations d'objet une centralité que l'on ne saurait pas refuser, mais cela ne s'est effectué qu'au prix d'un éloignement de la théorie freudienne des pulsions. Cette question est abordée par Green (1995 ; 2003, p. 279-298), dont on souligne les deux extraits suivants : « si je suis tout prêt à reconnaître que les faits, c'est-à-dire l'expérience clinique, rendaient nécessaire la réévaluation des données fondamentales de la théorie classique, en revanche je ne puis m'abstenir de faire remarquer que tous ces points de vue, la relation d'objet et les autres tendances citées, ont en commun, en dépit de leur divergences, de s'attaquer au postulat fondamental de Freud qui place la pulsion aux origines de la vie psychique et conçoit les changements et les acquisitions de celle-ci comme effet des conflits engendrés par ces pulsions et comme destins de celle-ci » (Green, 1995, p. 12), ainsi que « la constante référence de Freud à la pulsion et même à une théorie dualiste des pulsions est la condition d'une théorie du conflit comme source de complexification de la vie psychique. Et comme si deux précautions valaient mieux qu'une, Freud redouble le champ du conflit. D'une part, entre toute pulsion quelle qu'elle soit et le moi qui peut 'dompter' partiellement la pulsion mais se trouve en devoir de la domestiquer à ses fins. D'autre part, entre pulsions opposées, ce qui devient inévitable avec le dualisme pulsionnel. La théorie de la relation d'objet, en déplaçant l'accent sur l'objet, affadit cette disposition conflictuelle fondamentale » (Green, 1995, p. 23).

20. Cet emploi du mot « sujet » sera expliqué par Green ci-dessous.

21. « J'ai rassemblé, en une unité, toutes ces formes qui me paraissent devoir être reliées. Qu'est-ce qui fait leur différence d'avec les autres mécanismes de défense ? Elles paraissent d'une nature plus essentielle, plus fondamentale, plus radicale, plus directement en rapport avec les matrices du jugement, car toutes doivent se prononcer sur une question vitale, à laquelle il ne peut être répondu que par *oui* ou par *non*. C'est la raison pour laquelle j'ai proposé d'appeler cet ensemble le *travail du négatif*. Loin de moi l'idée que le 'travail du négatif' ne recouvre que des phénomènes pathologiques. [...] De même, le travail du négatif est partie prenante de celui de la sublimation qui peut parfois coûter très cher face aux exigences de la fonction de l'idéal. [...] À l'extrême opposé, les formes du négatif sont susceptibles d'envahir les divers champs de la psychopathologie. Le négatif ne fait pas que réinterpréter ce que nous savons déjà, il met en évidence les formes nouvelles que nous ne réussissions pas à comprendre » (Green, 2017, p. 178).

22. « Ce n'est pas sans de bonnes raisons que la figure de l'enfant qui tète le sein de sa mère est devenue le modèle de tout rapport amoureux. La découverte de l'objet est à vrai dire une redécouverte » (Freud, 1915, p. 124).

23. Dans un texte intitulé *De l'objet non unifiable à la fonction objectalisante* (Green, 1995, p. 211-227), Green revient sur la théorie de la pulsion freudienne telle que déployée dans les derniers écrits de ce dernier, en posant plus clairement les différentes étapes de la liaison pulsionnelle aux objets : « Freud postule une liaison originaire par laquelle la pulsion constitue une première forme d'organisation, à partir d'un matériau qui est déjà du psychique 'sous une forme inconnue de nous' (Freud, 1932) [...]. La transition de cette étape supposée originaire à celle où une déliaison peut être mise en œuvre est concomitante du passage de l'activité pulsionnelle primitive au moment où celle-ci est relayée par les représentations d'objet. Celles-ci peuvent encourir ce genre de transformations en conservant l'investissement pulsionnel qui leur est attaché. La nature psychique des processus primaires en relation avec le principe de plaisir est immédiatement reconnaissable grâce au lien prédominant sinon exclusif qu'ils entretiennent avec les représentations. Il se pourrait que ce soit dans l'intervalle entre la liaison originaire de l'activité pulsionnelle et son remplacement par les processus inconscients, lesquels supposent la reconnaissance du psychisme à partir des représentations d'objet, que s'installent les traces des premiers investissements non représentationnels de l'objet en l'absence de celui-ci (structure encadrante, Green, 1983) » (Green, 1995, p. 215). Ainsi, il est posé qu'il y a, avant cette incorporation de l'objet primaire et la formation de la structure encadrante, une organisation primaire propre à la pulsion, dont une connaissance ne peut être envisagée que sous le mode de la spéculation.

24. En empruntant cette voie, on comprend « mieux les différences entre le moi et le sujet. Le moi est bien l'instance qui est sans doute la plus immédiatement en relation avec l'objet. Mais elle n'est qu'une partie de l'appareil psychique qui compte encore le ça (les pulsions) et le surmoi. L'ensemble de ces instances forme

l'appareil psychique. [...] L'appareil psychique en serait l'expression objectivante alors que le sujet resterait attaché à l'expérience de la subjectivité » (Green, 1995, p. 18).

25. Il est à noter ici que la notion de Moi qu'emploie Green se diffère de celle de Lacan. Dans ce contexte spécifique, la notion renvoie à une sorte d'équivalent de l'Égo de la deuxième topique de la théorie freudienne, en ce qu'il constitue l'un des éléments de la triade : égo, surmoi et ça. Il convient également de rappeler que, dans la théorie classique de Freud, l'égo [Moi] « est une partie du Ça ayant subi des modifications sous l'influence directe du monde extérieur, et par l'intermédiaire de la conscience-perception » (Freud, 1923, p. 18).

26. « Voilà donc une difficulté nouvelle : celle qui consiste à reconnaître que le moi qui subit les effets de l'objet, qui est animé de mouvements à son endroit ou qui élabore la connaissance qu'il peut en avoir, est lui-même d'une trame tissée, au moins partiellement, de ses échanges avec l'objet, où quelque chose de celui-ci est passé dans la texture de celui-là » (Green, 1995, p. 214).

27. Cf. Green (1995, p. 225), en particulier l'extrait suivant : « la fonction objectalisante est implicite dans la théorie de la mélancolie où une part de celui-ci s'identifie à l'objet perdu, mode sacrificiel nécessaire à l'entretien de la relation orale cannibalique ».

28. La non-satisfaction du désir dans sa relation avec l'objet extérieur émerge théoriquement comme le hiatus permettant la survenance de l'inconscient : « le rôle de l'objet externe est donc avant tout de stimuler la vitalité. Le cri, l'agitation jubilatoire ou désespérée, mais signalisante et significative dans tous les cas, appellent l'intervention de l'objet dont la fonction est à la fois d'instaurer la communication et de rendre tolérable cette excitation en la différant. C'est-à-dire en endurent le délai et en favorisant le déplacement. Or le délai n'est acceptable qu'à la condition de créer une autre scène : inconsciente » (Green, 1995, p. 243).

29. Voir l'extrait dans son intégralité : « la fonction objectalisante est caractérisée par son déplacement et sa métaphorisation illimitée, pouvant sacrifier toutes les caractéristiques qui la lient aux objets primitifs, y compris le plaisir, à condition qu'en soit maintenue une seule et au-delà de la différence entre plaisir et réalité : l'investissement significatif » (Green, 1995, p. 246).

30. L'on ne pourrait oublier cette « différence irréductible, celle de l'existence des deux objets parentaux, ce qui fera dire à Freud qu'aucun objet ne saurait satisfaire la totalité bisexuelle des désirs d'un individu, contraignant donc ce dernier à des remaniements portant sur l'économie des satisfactions » (Green, 1995, p. 237).

31. Voir également l'intégralité de l'extrait : « ce qui est une autre manière de dire que, si l'interprétation psychanalytique est possible, c'est parce qu'elle opère toujours sur du déjà interprété. En quoi l'interprétation de l'analyste reste analytique, c'est-à-dire dissolvante. Elle dissout une interprétation antérieure, en rencontrant toutefois sa limite avec le refoulement primaire, conservateur des interprétations constitutives et structurantes des fantasmes originaux » (Green, 1995, p. 241-242).

32. Même si Green n'en parle pas directement, cette dimension altéritaire de la fonction objectalisante est théorisée en négatif par la propre délimitation de la fonction désobjectalisante : « la psychose, comme la psychosomatique, et avec elle un certain nombre de syndromes, tels que l'autisme infantile et les manifestations psychosomatiques dont l'anorexie, nous indiquent l'envers de la fonction objectalisante ; la désobjectalisation comme œuvre de la pulsion de mort. **Tous les processus qui tendent à déplacer l'investissement de l'objet, d'abord vers les investissements narcissiques puis auto-érotiques et déqualifient l'objet, même quand elles maintiennent son existence, mais en lui retirant ce qui fait de lui le support de l'altérité, travaillent dans le sens de la pulsion de mort, graduellement, le plus souvent ou soudainement comme dans les crises aiguës. Chaque fois qu'est retiré à l'objet une part des investissements qui lui sont attachés, c'est un peu de vie qui est retirée au sujet** » (Green, 1995, p. 249, c'est moi qui mets en gras).

33. « Dire de l'objet qu'il est avant tout objet du désir, c'est poser l'existence d'un sujet qui n'advient à lui-même que par le mouvement qui le porte hors de lui vers un autre, et le ramène à lui-même » (Green, 1995, p. 240).

34. « [...] et de même ai-je senti cette année quelques interrogations, sinon inquiétudes, de *savoir si j'allais ou non partir des textes freudiens*, mais il est très difficile de partir à propos de *la relation d'objet* des textes de FREUD eux-mêmes, parce qu'elle n'y est pas » (Lacan, 1956, p. 4).

35. Il convient de préciser que cette notion lacanienne ne diffère pas radicalement de celle de Green, quant à l'hallucination négative du sein de la mère (objet primaire). En réalité, Lacan reprend cette thématique de l'hallucination d'un objet primaire à plusieurs reprises, en particulier dans des extraits comme : « j'ai déjà également souligné la dernière fois cette notion de *l'objet halluciné*, de *l'objet halluciné* sur un fond de réalité angoissante, qui est une notion de l'objet tel qu'il surgit de l'exercice de ce que FREUD appelle le système primaire du désir » (Lacan, 1956, p. 7). La différence entre les auteurs semble, entre autres nuances, résider dans leur manière d'articuler la présence de l'Autre : Lacan appelle la tradition de l'épistémologie française, en particulier celle dudit « structuralisme » (Lévi-Strauss, Saussure etc.), tandis que Green se réfère à la notion de *thirdness*, qui désigne le rôle du langage chez les différents psychanalystes, comme Bion, Winnicott et Lacan lui-même – cf. sa troisième leçon dans ses séminaires à la *Squiggle Foundation* (cf. Green, 2000).

36. Cf. l'extrait suivant : « le système de coordonnées à l'intérieur desquelles se situe toute l'expérience analytique, est celui du point d'achèvement de ce fameux *objet idéal*, terminal, parfait, adéquat, de celui qui est

proposé dans l'analyse comme étant celui qui marque par lui-même le but atteint, la normalisation si l'on peut dire, terme qui déjà à lui tout seul introduit un monde de catégories bien étranger à ce point de départ de l'analyse, la normalisation du sujet » (Lacan, 1956, p. 8).

37. Un certain nombre de critiques vers les courants de l'*ego psychology* et leur approche de ont été présentées dans les séminaires antérieurs, en particulier dans le séminaire II (Lacan, 1954). Pour une recension et discussion de la position de Lacan à l'égard des théories centrée sur la relation d'objet, cf. Pfauwadel (2022).

38. Cf. « les psychanalystes de l'*ego psychology* qui s'enfoncent toujours plus avant dans une relation duelle avec le patient, donnant ainsi consistance à tout l'éventail des mirages narcissiques, oublient le troisième terme qui est là présent : l'Autre comme lieu du langage, l'Autre comme lieu de la loi symbolique. Si l'imaginaire trouve son ressort dans la dualité et met en branle une relation à deux en miroir (ce que Lacan nommera l'axe a-a' dans son schéma L), l'ordre symbolique exige au moins trois termes effectifs » (Pfauwadel, 2022, s.p.).

39. Ce point constitue, en réalité, une critique radicale à la perspective de Bouvet.

Citação/Citation: Bibiano, R. (2026). *Les relations d'objet entre S. Freud, A. Green et J. Lacan: notes pour une recherche*. Trivium: Estudos Interdisciplinares (Ano XVIII, no.1), pp. 66-82.

Recebido em: 18/11/2025
Aprovado em: 07/01/2026